

## Les Songhay du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle

*Sékéné Mody Cissoko*

Au bout d'une longue évolution de près de huit siècles, les Songhay (ou Songhoy), établis sur les deux rives du moyen Niger, érigèrent au XV<sup>e</sup> siècle un État puissant, unifièrent une grande partie du Soudan occidental et permirent ainsi l'épanouissement d'une brillante civilisation en gestation depuis des siècles. Pour plus de clarté, nous envisagerons deux grandes périodes dans cette évolution, et nous tâcherons d'en dégager les grands traits de civilisation autant que nous pouvons les saisir dans les deux *Ta'riḫh* de Tombouctou (Tinbuktū)<sup>1</sup>, dans les sources arabes, européennes et dans les traditions songhay.

### Le royaume de Gao du XII<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Sonnī 'Alī Ber en 1464

L'histoire des Songhay avant le règne de Sonnī 'Alī Ber (1464-1492) est mal connue. Les rares sources arabes sur cette période posent plus de problèmes qu'elles ne donnent de renseignements. Les traditions orales ne peuvent que très imparfaitement saisir les réalités de ces temps anciens. L'étude de cette période sera donc critique. Elle posera plus de problèmes qu'elle n'en résout et les solutions proposées ne peuvent être que des hypothèses de recherche.

1. Voir Al-Sa'dī, trad. franç. O. Houdas, rééd. 1964; M. Katī, trad. franç. M. Delafosse, O. Houdas, rééd. 1964. Ces deux ouvrages écrits par des Soudanais vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle constituent les sources fondamentales de l'histoire des Songhay et du Soudan occidental pour notre période.

Royaume de Gao au XII<sup>e</sup> siècle

Par sa position géographique sur le Niger, à la lisière du Soudan et du Sahel, Gao devint, au XII<sup>e</sup> siècle, la capitale du jeune État songhay et finit par éclipser l'ancienne cité de Kūkia ou Kūgha des auteurs arabes. Le commerce du sel de Tawtek (non identifié), les marchandises de Libye, d'Égypte, d'Ifrīkiya transitant par Tadmekka, les caravanes du Touat et, par-delà, du Maghreb occidental firent de Gao un grand marché cosmopolite.

Les sources arabes ne sont pas cependant très précises sur le nom de la ville. Selon Al-Bakrī, qui transcrit *Kaw-Kaw*<sup>2</sup>, la ville est située sur le Niger. Al-Idrīsī distingue la ville de Kūgha, « bien peuplée », entourée de murs<sup>3</sup>, sur la rive nord, à vingt jours de marche de Kaw-Kaw (Gao-Gao) au nord. Ce qu'il faut en retenir, c'est l'existence au XII<sup>e</sup> siècle de Gao et de Kūkia.

Le royaume qui s'étendait sur les deux rives du Niger, de Dendi à Gao, était sous la direction des Jaa ou Zaa, qui seraient probablement une fraction songhay métissée de Berbères<sup>4</sup>. En tout cas, le Jaa portait au XI<sup>e</sup> siècle le titre songhay de Kanta ou Kanda. L'événement majeur fut la conversion à l'islam en 1019 du *Jaa kosoy*. Il ne semble pas que son exemple ait gagné les Songhay, qui demeurèrent longtemps fidèles à leurs croyances et pratiques religieuses traditionnelles.

Les stèles funéraires trouvées à Gao-Sané donnent des noms musulmans différents de ceux des *Ta'rikh*. Pour beaucoup de raisons, elles semblent être importées.

Domination manden et dynastie des Sonni du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle

Probablement vers 1275, plus sûrement entre 1285 et 1300<sup>5</sup>, les armées manden firent la conquête du royaume de Gao. Vers 1324-1325, Mansa Kanku Mūsā, de retour de pèlerinage, construisit une mosquée à Gao. Les Manden organisèrent la boucle du Niger sous la direction des *farin* ou gouverneurs et encouragèrent son développement économique. Gao devint une grande place commerciale, une des villes les plus belles du Soudan<sup>6</sup>.

La domination manden ne fut pas continue. Le Jaa de Gao était en fait un tributaire qui profitait des difficultés du Mali pour s'affranchir. Il semble, en tout cas, que la fin du XIV<sup>e</sup> siècle marque celle de la domination manden sur Gao. Une nouvelle dynastie, celle des Sonnī, fondée par 'Alī Kolon au XIII<sup>e</sup> siècle, se rendit indépendante et chassa les Manden.

2. V. Monteil, *BIFAN*, n° 1, 1968, p. 79.

3. Al-Idrīsī, 1866, trad. franç. R. Dozy et M. J. de Goeje, pp. 12-14.

4. Voir dans Al-Sa'dī (trad. franç. O. Houdas, rééd. 1964, chapitre premier) la légende de l'origine des Zaa (Zâ) ou Jaa (Diâ), dont l'ancêtre Lemta serait venu du Yémen. Maurice Delafosse (1912, t. II) pense que les Jaa sont des « Berbères christianisés » qui libèrent le royaume de Gao des Sorko pillards. Boubou Hama (1968) pense qu'ils seraient une fraction métissée et islamisée des Songhay du Nord.

5. Charles Monteil (rééd. 1968) fait le point de la question par une critique rigoureuse de la thèse de Maurice Delafosse (1912, t. II), qui situe la conquête manden en 1324-1325

6. Ibn Baṭṭūṭa, trad. franç. R. Mauny *et al.*, 1966, p. 72.



*Stèle 11 de Gao-Sané (SO 50-59 bis):  
stèle rectangulaire en quartz (H. 0,38 m ; l. 0,28 m).  
« Ce tombeau est celui de Muḥammad B. al-Gum'a.  
Allah lui fasse miséricorde.  
Il est décédé le vendredi 6 ša'bān de l'année 496 (15 mai 1103). »*



*Stèle 14 de Gao-Sané (SO 50-54) : stèle de schiste de teinte vert jaune (H. 0,49 m ; l 0,29 m). « Tout être vivant est périssable et doit retourner à Allah. Ce tombeau est celui de Hāwā, fille de Muḥammad. Allah lui fasse miséricorde. Elle est décédée la nuit du... jeudi 12 Ramadān de l'année 534 de l'ère (1<sup>er</sup> mai 1140). »*

*Source : BIFAN, XXI, série B - n° 3-4, 1959, p.459-500 : « Stèles funéraires musulmanes soudano-saha-riennes par M. M. Viré » (photos communiquées par l'IFAN).*

Cette dynastie, dont l'origine pose des problèmes non résolus, serait, selon Boubou Hama<sup>7</sup>, venue de Kūkia et elle chassa les Manden de Gao. Les *sonnī* ou *sii*, ou *chi* furent des guerriers. Les trois derniers sortirent de Gao et portèrent la guerre vers l'ouest, vers le riche Masina et l'empire du Mali. Sonnī Madawu, père de Sonnī 'Alī, entreprit une grande expédition de razzia contre Niani, capitale de l'empire manden, la pilla et enleva vingt-quatre tribus serviles appartenant au *mansa*. Son successeur, Sonnī Sulaymān Daama, à son tour, envahit et détruisit Mema, centre de la province soninke de l'empire du Mali, et y fit un riche butin. Les guerres accrurent les moyens d'action de la monarchie. Le roi de Gao devint le vrai maître de la boucle du Niger. L'avènement de Sonnī 'Alī en 1464 porta la dynastie à son apogée.

## L'empire songhay aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

Sonnī 'Alī Ber, ou Sonnī 'Alī le Grand (1464-1492)

### *Conquête et organisation d'un empire*

Sonnī 'Alī Ber changea la destinée du royaume de Gao. Il abandonna la politique de razzia de ses prédécesseurs pour une conquête territoriale<sup>8</sup>. Il eut pour cela une armée aguerrie et bien structurée, commandée par des chefs de valeur; une flottille sur le Niger dirigée par le *hi koy* (le ministre du fleuve et de la flotte), une infanterie toujours accrue par l'enrôlement des guerriers vaincus et, surtout, une cavalerie qui, par sa grande mobilité, fut le fer de lance des conquêtes du Grand Sonnī. Ce fut à la tête de ses cavaliers que, durant tout son règne, Sonnī 'Alī Ber parcourut en tous sens le Soudan nigérien, déconcerta ses adversaires par la surprise, la rapidité et imposa son autorité par la violence et la peur. Il acquit dans l'esprit des contemporains une réputation d'invincibilité et incarna le génie de la guerre.

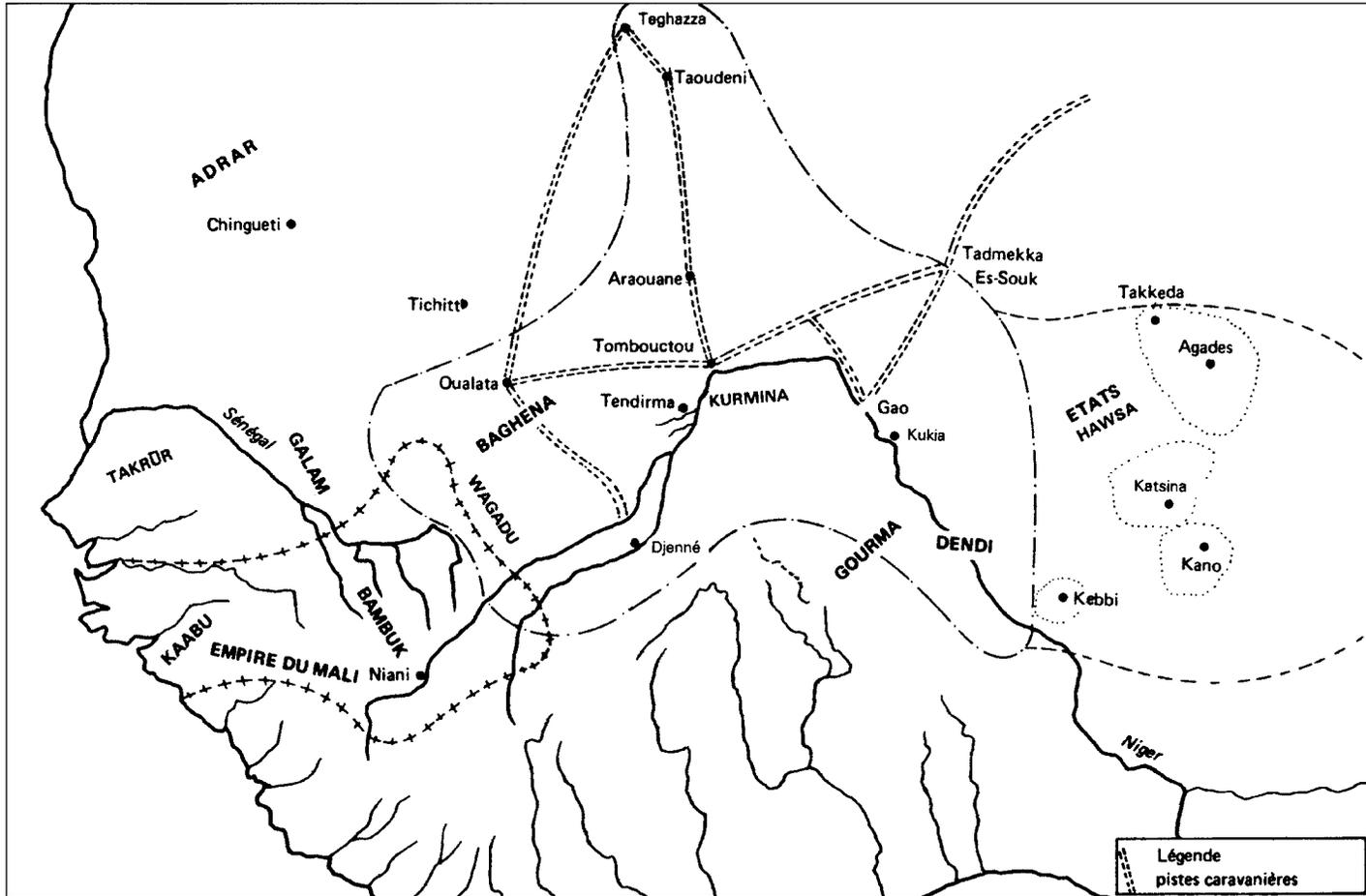
Réputé grand magicien, il était considéré comme un homme extraordinaire, charismatique; le peuple lui donna le titre de *daali*<sup>9</sup>.

Comme ses prédécesseurs, Sonnī 'Alī fut attiré par la riche région de l'Ouest, les villes nigériennes et le delta central du Niger. Étape par étape, il conquiert Jenne, une partie du Masina, où il fit périr beaucoup de Fulbe («Peuls»), et surtout Tombouctou (1468). Il attaqua les Touareg, les refoula dans le Nord-Sahel; vers le sud, il mena plusieurs expéditions contre les Dogon, les Mosi et les Bariba. En 1483, il rejoignit et battit près de Jenne («Djenné») le roi mosi Masere I<sup>er</sup>, qui revenait de Walata chargé d'un riche

7. B. Hama, 1968, chap. III, IV et V.

8. Sur l'empire songhay, on peut aussi consulter A. W. Pardo, 1971, pp. 41-59.

9. M. Kafī (trad. franç. M. Delafosse et O. Houdas, rééd. 1964, p. 84) traduit *daali* par le «Très-Haut» et pense que ce titre doit être appliqué à Dieu.



*L'Empire songhay vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècles (Carte D. T. Niane).*

butin, et mit fin aux menaces d'incursions mosi dans la vallée du Niger. À sa mort accidentelle en 1492, il était à la tête d'un grand empire axé sur le Niger et s'étendant du Dendi au Masina. Il l'organisa sur le modèle manden. Il créa de nouvelles provinces confiées à des souverains qui portaient les titres de *fari* ou *farma*<sup>10</sup> (manden), de *koy* ou de *mondzo* (songhay).

Il nomma un *cadi* à Tombouctou et probablement dans d'autres cités musulmanes. Tous ces agents de l'Est dépendaient directement du *sonnī*. Ainsi, l'État patriarcal et coutumier de Gao devint un État centralisé qui contrôlait tous les pays nigériens. *Sonnī Alī* facilita le développement économique du jeune empire. S'il échoua dans sa tentative de creuser un canal du Niger à Walata, il aurait, en revanche, construit des digues dans la vallée du fleuve et encouragé l'agriculture.

### *Politique religieuse*

*Sonnī 'Alī Ber* rencontra de grandes difficultés du côté de l'aristocratie musulmane, surtout à Tombouctou, dont les *'ulamā'* deux siècles après, le présentèrent à la postérité comme un souverain cruel, tyrannique et libertain. Sa réhabilitation est aujourd'hui chose faite<sup>11</sup>. Les raisons de son opposition aux *'ulamā'* de l'empire étaient politiques et idéologiques. Par son éducation dans le pays maternel, le Faru (Sokoto), il était un mauvais musulman qui n'abandonna jamais les cultes traditionnels songhay. Quant aux *'ulamā'*, ils ne cessaient de le critiquer et beaucoup d'entre eux se rallièrent aux Touareg d'Akil Aḳ Melawl qu'il combattait alors. Par-dessus tout, il symbolisait la culture traditionnelle des Songhay face aux forces nouvelles, l'islam et les villes.

### La dynastie des Askia (1492-1592)

#### *Askia Mohammed I<sup>er</sup> le Syllanke*<sup>12</sup>

La mort de *Sonnī 'Alī* ouvrit une crise de guerre civile. *Sonnī Baare* refusa de se convertir à l'islam. Un parti musulman, dirigé par le *homboriloi* et son frère Omar Komdiāgho, se révolta contre le nouveau *sonnī* et le vainquit à Anfao, dans la région de Gao. Mohammed Touré ou Sylla s'empara du pouvoir souverain avec le titre d'*askia*. Il fonda une dynastie musulmane.

Askia Mohammed était d'origine soninke, du clan des Ture (« Touré ») ou Sylla<sup>13</sup> venu du Takrūr. Quoique illettré, il était un fervent musulman, un homme équilibré, modéré, un politique prévoyant. Sa victoire fut celle de l'islam et il s'appuya sur les forces nouvelles pour agrandir et consolider

10. Voir plus loin.

11. Les défenseurs de *Sonnī 'Alī*: Jean Rouch (1953), Boubou Hama 1968, Cheikh Anta Diop (1960), R. Mauny (1961), Cissoko Sékéné Mody (1966) et d'autres historiens ont corrigé l'injustice faite au Grand *Sonnī* et expliqué son action par le contexte historique où il se trouvait.

12. *Syllanke* : mot soninke qui veut dire appartenant à la famille des Sylla.

13. Les deux noms sont donnés par les *Ta'riḳh*. L'*askia* devait probablement être du clan *sylla*; à l'époque, Ture (« touré ») était un titre religieux tout comme Sise (« cissé »). Le titre *tur* fut adopté par les conquérants marocains.

l'empire fondé par Sonnī 'Alī Ber. Le fait marquant du début du régime fut moins ses conquêtes que son pèlerinage à La Mecque.

Par piété, par politique, le nouveau souverain se rendit aux lieux saints de l'islam en 1496-1497. Il se fit accompagner d'une armée de 800 cavaliers, de nombreux *'ulamā'* et emporta avec lui une somme de près de 300 000 dinars pour ses dépenses. Il rendit visite au Caire à un des pôles de l'islam, le grand maître d'Al-Azhar, Al-Suyutī, qui lui donna des conseils de gouvernement. Il acheta une concession à La Mecque pour les pèlerins du Soudan et obtint du *sharīf* de La Mecque le titre de calife (*khalīfa*) du Soudan, les insignes du nouveau pouvoir et l'envoi dans son empire du *sharīf* Al-Saklī. C'est donc avec une légitimation musulmane, une consécration universelle de son pouvoir qu'il revint au Soudan.

Askia Mohammed continua l'œuvre de Sonnī 'Alī Ber. Aidé de son frère Omar Komdiâgho, il agrandit l'empire sur toutes les frontières. Il soumit le Masina, le Jara (Diara), où Tongella (Tengella) fut tué (1512), mais son fils Koli Tengella lui succéda. Il se rendit maître du Sahara jusqu'aux mines de Teghazza, conquit Agadès et les villes hawsa (Katsina, Kano). Il attaqua sans succès les peuples du Sud: Bariba, Mosi, Dogon. Par ses conquêtes, il consolida et porta l'empire des Songhay à ses limites extrêmes, de Dendi à Sibiridugu, au sud de Ségou, de Teghazza à la frontière du Yatenga.

L'*askia* organisa l'empire selon la tradition héritée de Sonnī 'Alī. Il nomma *Kurmina fari* son frère Omar Komdiâgho, qui construisit de toutes pièces sa capitale Tendirma. Il créa des provinces nouvelles, remplaça les agents de Sonnī 'Alī par ses fidèles, nomma des cadis dans toutes les cités musulmanes. Il réorganisa la cour, le conseil impérial, fixa l'ordre des préséances et le protocole, répartit les services du palais entre ses différents serviteurs. À la cour, il donna la prééminence aux *'ulamā'* et aux cadis.

Askia Mohammed fut un souverain éclairé. Il s'intéressa à toutes les activités de son empire. Il encouragea le négoce dont celui-ci tira de grandes ressources. Il s'efforça d'établir et de contrôler l'usage des instruments de mesure, de rendre par les cadis une justice prompte et d'assurer l'ordre dans les affaires par un important personnel de police des marchés. Il aurait creusé un canal dans la région Kabara-Tombouctou<sup>14</sup>. Il encouragea l'agriculture en créant de nombreux villages de cultures peuplés d'esclaves ramenés de ses guerres et, surtout, en modérant les impôts payés sur les productions. Il favorisa le développement des études par des présents ou des pensions aux *'ulamā'* et, surtout, par le respect dont il les entourait. Mais il eut la malchance d'avoir beaucoup d'enfants et de durer au pouvoir. Vieux, devenu aveugle, il fut renversé par une conjuration de ses fils dirigée par l'aîné, le *fari mondzo* (ministre des domaines) Mūsā, qui fut proclamé *askia* en 1528.

14. D'après des traditions orales, recueillies à Tombouctou, où l'on montre encore le tracé d'un canal allant vers Kabara.

*Les successeurs d'Askia Mohammed*

Les fils d'Askia Mohammed se succédèrent au pouvoir jusqu'en 1583 : Mūsā (1528-1531), Muḥammad II Benkan Kiriai (1531-1537), Isma'īl (1537-1539), Ishāḳ I<sup>er</sup> (1539-1549), Dawūd (1549-1583). Ensuite, les fils de Dawūd prirent la succession : El Hadj Muḥammad III (1583-1586), Muḥammad IV (1586-1588), Ishāḳ II (1588-1591) et Muḥammad Gao (1592). Ils n'eurent plus de véritables conquêtes à faire, mais des razzias dans les pays limitrophes. À l'intérieur, les crises de succession au pouvoir ensanglantèrent plus d'une fois la boucle du Niger. De l'extérieur se posa un problème nouveau, celui des mines de sel de Teghazza, qui allait envenimer les relations avec les sultans du Maroc. Nous saisissons ces problèmes à travers trois principaux règnes.

Ishāḳ I<sup>er</sup> (1539-1549)<sup>15</sup> est décrit par les *Ta'riḳh* comme un prince autoritaire et bien obéi. Son frère Dawūd conduisit une expédition contre la capitale de l'empire du Mali et la pilla. Avec Ishāḳ I<sup>er</sup> fut posé le problème de Teghazza. Le sultan du Maroc, le saadien Muḥammad El-Shayḳh, revendiqua la propriété des mines de sel, mais échoua dans sa tentative pour les occuper. Ishāḳ I<sup>er</sup> réagit en faisant envahir le Draa marocain<sup>16</sup> par des cavaliers touareg.

Dawūd (1549-1583), fils d'Askia Muḥammad I<sup>er</sup>, eut un règne long et prospère, correspondant à l'épanouissement de l'empire songhay. Les *Ta'riḳh* nous décrivent Askia Dawūd comme un prince intelligent, très rusé, ouvert à tout, ami des lettrés. Il avait exercé de grandes fonctions politiques et avait été mêlé à tous les problèmes sous le règne de ses frères : d'où une grande expérience des affaires et des hommes.

L'empire atteignit son apogée sous le règne d'Askia Dawūd. Il connut un grand essor économique et intellectuel. La vallée du fleuve était intensivement cultivée, les grandes villes commerçantes connurent le maximum de leurs activités. C'était l'époque où la caravane transsaharienne l'emportait sur la caravelle atlantique, selon l'expression de V. M. Godinho<sup>17</sup>. L'*askia* tira de grands profits de cette prospérité générale et constitua même un dépôt de numéraires provenant des taxes sur les affaires, sur le domaine impérial. Ses magasins recevaient des milliers de tonnes de céréales collectées à travers l'empire. Dawūd fut, comme son père, un grand mécène. Il honora les lettrés et les combla d'égards et de cadeaux. Il contribua à la restauration des mosquées et à l'entretien des pauvres.

Sur le plan militaire, l'*askia* fit de nombreuses campagnes de pacification, au Macina, à l'est, et surtout chez les Mosi, qu'il razziait. Le problème le plus grave demeurait la question de Teghazza. Le sultan du Maroc, Mulay Ahmēd al-Manṣūr, continua de revendiquer les mines. Il semble qu'un compromis fut trouvé qui sauvegarda les droits et la propriété songhay. Une

15. Al-Sa'fī, trad. franç. O. Houdas, rééd. 1964, pp. 157-164.

16. Al-Sa'fī, trad. franç. O. Houdas, 1964, pp. 163-164, voir aussi R. Mauny, 1949, pp. 129-140.

17. V. M. Godinho, 1969.

expédition marocaine occupa cependant ces mines sous le règne d'Askia Al-Hadj Muḥammad III (1583-1586). Les Touareg allèrent exploiter Tenawdara (Taouydéni), à cent cinquante kilomètres au sud de Teghazza, qui tomba en ruine.

À la mort de Muḥammad III, son frère Muḥammad IV Bâno fut nommé *askia* en 1586. Cet avènement provoqua la guerre civile. Nombre des frères de l'*askia* dont le *balama* de la région de Tombouctou, Al-Saddīk, se révoltèrent. À la tête de toutes les forces de Kurmina et des provinces de l'Ouest, Al-Saddīk marcha sur Gao en 1588. Il fut proclamé *askia* par Tombouctou mais échoua malheureusement contre le nouvel *askia* de Gao, Ishāk II. Celui-ci réprima cruellement la rébellion et décima les armées de l'Ouest. L'empire se trouva ainsi moralement scindé. L'Ouest, déçu, se désintéressa de Gao et beaucoup de princes songhay se rallièrent sans difficulté aux envahisseurs marocains en 1591, trois ans après la guerre civile. L'empire songhay s'écroulera donc victime de ses propres contradictions.

## Civilisation des Songhay

### *Organisation politique et administrative*

L'empire songhay, par son organisation politique et administrative, présentait une profonde originalité. La forte structuration du pouvoir, la centralisation systématique, l'absolutisme royal donnaient à la monarchie de Gao une couleur de modernité et tranchaient avec le système politique traditionnel de fédération de royaumes qu'avaient connu les empires du Ghana ou du Mali.

### *La monarchie*

La monarchie de Gao, riche d'une longue tradition de gouvernement, était fondée, sous les *askia*, sur les valeurs islamiques et coutumières. Selon les anciennes coutumes songhay et soudanaises, le roi était père de son peuple, doué d'un pouvoir à demi sacré, source de fécondité et de prospérité. Il était vénéré et on ne l'approchait qu'en se prosternant.

L'autre tradition était islamique. Musulman depuis le XI<sup>e</sup> siècle, le monarque de Gao devait en principe gouverner selon les préceptes coraniques. Ces deux traditions se combinaient. L'une ou l'autre était mise en relief selon la personnalité des souverains. Askia Muḥammad I<sup>er</sup> et Askia Dawūd s'appuyèrent sur l'islam, Sonnī 'Alī et la plupart des autres *askia* étaient plus songhay que musulmans.

L'empereur résidait à Gao, entouré d'une nombreuse cour, la *sunna*, qui comprenait des membres de sa famille, de grands dignitaires et des griots *gesere* et *mabo*. Il siégeait sur une sorte d'estrade, entouré de 700 cunuques. Le *wandu* (griot) faisait office de héraut. De nombreux serviteurs, généralement esclaves, assuraient sous la direction du *hu hokoroy koy*, maire du palais, les différents services domestiques. Le préposé à la garde rose s'occupait du vestiaire<sup>18</sup>.

18. Près de deux cent dix habits en soierie, draperie et cotonnade! Voir M. Katī, *op.cit.*, p.260-261.

À la mort du souverain, l'aîné de ses frères lui succédait. En fait, la force décidait des successions : d'où les crises périodiques. Le nouvel *askia* était proclamé par la *sunna* et intronisé dans l'ancienne capitale de Kukia.

#### *Le gouvernement royal*

Le gouvernement était constitué de ministres et de conseillers nommés, révocables par l'*askia* et hiérarchisés selon leurs fonctions. On peut distinguer le gouvernement central auprès de l'*askia* celui des provinces.

#### *Le gouvernement central*

Les agents du gouvernement central formaient le conseil impérial, qui débattait de tous les problèmes de l'empire. Un *secrétaire chancelier* rédigeait les actes du conseil, s'occupait de la correspondance du souverain, de la rédaction et de l'exécution de ses chartes. D'autres agents aux fonctions plus ou moins connues s'occupaient des divers départements administratifs. Il n'y avait pas, à proprement parler, une spécialisation stricte des fonctions. Les *Ta'rikkh* nous donnent la liste des dignitaires du pouvoir central dont nous retenons les principaux<sup>19</sup>.

— Le « *hi koy* » (maître de l'eau) était le chef de la flottille. La fonction était une des plus anciennes et des plus importantes à cause du rôle du Niger dans la vie des anciens Songhay. Le *hi koy* devint un des plus hauts dignitaires de la cour, une sorte de ministre de l'intérieur, qui dirigeait les gouverneurs des provinces. On voit en tout cas, sous le règne d'Askia Ishāq I<sup>er</sup>, le *hi koy* réprimander le puissant gouverneur de Kurmina, le prince Dawūd, et lui donner ordre de rejoindre sans délai sa province.

— Le « *fari mondzo* » ou « *monjo* » était le ministre de l'agriculture. Il est très possible qu'il se soit occupé de la direction de nombreux domaines impériaux dispersés à travers l'empire et qui rapportaient annuellement de gros revenus. La fonction, très importante, était généralement confiée à des princes de sang, voire à des dauphins. Le *fari mondzo* devait certainement régler aussi les conflits au sujet des terres. Des fonctions similaires étaient assurées par le *hari farma*, inspecteur des eaux et des lacs, le *saw farma*, celui des forêts, et le *werney*, chargé de la propriété.

— Le « *kalisa farma* » (ministre de l'argent). Cette fonction est mal définie dans les *Ta'rikkh*. Elle devait concerner la trésorerie impériale. On sait que les *askia* étaient très riches et que leurs revenus en nature ou en argent étaient centralisés à Gao. Le *kalisa farma* assurait la garde du Trésor et les dépenses du souverain. Le dépôt du numéraire constitué par l'Askia Dawūd était sans aucun doute sous sa gestion. Le *kalisa farma* était secondé par le *werney farma*, maître des biens, le *bana farma*, chargé des salaires, et le *doy farma*, chef des achats.

19. Une liste complète des agents du gouvernement impérial est donnée par G. N. Kodjo (1971, pp. 270-272) et J. Rouch (1963, pp. 192-193).

— *Le « balama »*. Sa fonction était militaire. Les *Ta'rikkh* ne la précisent pas. Le *balama* était autrefois le chef de l'armée. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la fonction avait dû perdre de son importance. On n'a aucune mention du *balama* à la tête des armées impériales. Le *balama* devint chef d'un corps d'armée stationnée dans la région de Kabara-Tinbuktu et certainement dépendant du *Kurmina farin*. La fonction semblait réservée à des princes de sang.

Il devait exister à Gao d'autres départements concernant le gouvernement de l'empire, mais ils n'apparaissent pas dans les *Ta'rikkh*. Mentionnons le *korey farma*, ministre chargé des étrangers blancs et les commissaires impériaux, que l'empereur envoyait périodiquement en mission dans les provinces pour régler des problèmes urgents, lever les contributions extraordinaires sur les commerçants des grandes villes ou contrôler les agents locaux et les administrateurs des provinces.

#### *Le gouvernement des provinces*

Les Songhay adoptèrent deux systèmes de gouvernement selon les territoires concernés.

Un premier groupe comprenait les provinces conquises gouvernées par des chefs nommés et révocables à tout moment par l'*askia*. Ces gouverneurs, hiérarchisés, exerçaient tout le pouvoir souverain à l'exception de la justice, confiée aux cadis. Ils portaient les titres suivants: *fari*, ou *farma*, ou *farba*, dérivé de l'institution manden *farin*. L'empire du Mali avait institué des *farin* (gouverneurs) dans la boucle du Niger: Sonni 'Alī et les *askia* gardèrent la fonction et le titre. Le *koy* était une institution songhay et signifie chef, donc de moindre importance. Il en était de même de *mondzo*, qui s'appliquait aussi bien à une localité (*Tinbuktu mondzo*) qu'à un département ministériel (*fari mondzo*); le titre *cha* de Marenfa et d'autres nous sont inconnus.

L'empire était divisé en deux grandes provinces: le Kurmina à l'ouest et le Dendi au sud-est. La fonction de *Kurmina fari* ou *kanfari* fut, à quelques rares exceptions près, exercée par des princes de sang, souvent même par le dauphin impérial<sup>20</sup>. Le *Kurmina fari* résidait à Tendirma. Il était le deuxième personnage de l'État. On ne sait pas avec certitude les limites de son commandement. Il semblait diriger toutes les provinces à l'ouest de Tombouctou, mais cela n'est pas très sûr, car les gouverneurs de cette région étaient nommés par Gao et dépendaient de l'*askia*. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, pourtant, la puissance militaire du *Kurmina fari* s'imposa à toutes les provinces de l'Ouest, dont il devint le chef véritable. Il disposait, en effet, d'une puissante armée de près de quatre mille hommes, pouvait contrebalancer le pouvoir de Gao et le fit à plusieurs reprises.

Le *Dendi fari*, gouverneur de la province du Dendi, supervisait toutes les provinces du Dendi, c'est-à-dire la partie sud-est de l'empire. Il était le troisième personnage de l'État; le titulaire était généralement un grand

20. Entre autres, Askia Muḥammad II Benkan et Askia Dawūd.

dignitaire de la cour. Son armée devait être un peu moins importante que celle de Kurmina. Il avait la défense des marches méridionales de l'empire. D'autres provinces, de second ordre, étaient gouvernées par des chefs nommés par l'*askia* : c'étaient le *dara koy*, le *dirma koy*, le *hombori koy*, l'*arabinda farma*, le *benga farma*, le *kala cha*, le *baghenafarma* qui avait perdu son titre d'*askia*, etc.

Les villes commerçantes, comme Tombouctou, Djenné, Teghazza, Walata, jouissaient d'une certaine autonomie sous la direction de leurs *koy* ou *mondzo*. Les activités commerciales, artisanales et l'importance de la population nécessitaient la présence de nombreux agents administratifs. Ainsi, à Tombouctou, à côté du *cadi* chargé de la justice et du *Tombouctou koy*, chef de la ville, il y avait un personnel important dont l'*asara mondzo*, sorte de commissaire chargé de la police des marchés, de la ville, de l'exécution des sentences du *cadi*, les inspecteurs des poids et mesures, les percepteurs des marchés, les douaniers de Kabara, les chefs des différents métiers, ceux des diverses ethnies groupées par quartiers, les commissaires des paillotes de la banlieue. Tout ce monde constituait le noyau d'une administration efficace dans les grandes villes.

— *Administration indirecte*. L'administration indirecte concernait les pays vassaux ou tributaires. Le chef du pays était investi selon les coutumes locales et reconnu par l'*askia*. Il arrivait pourtant des contestations entre prétendants ou des rébellions contre l'autorité impériale. L'*askia* intervenait dans ce cas et imposait son candidat. C'est ainsi que le *fondoko* Macina, Boubou Mariama, fut détrôné par Askia El-Hadj Muḥammad III, qui le fit exiler à Gao<sup>21</sup>. Les États hawsa (Kano, Katsena), le royaume d'Agadès, l'empire du Mali<sup>22</sup>, la fédération des Touareg Kel Antassar (les Andasen d'Al-Sa'dī), celle des *magcharen*<sup>23</sup> (Touareg d'origine sanhadja de la région Tombouctou-Walata) étaient dans cette catégorie d'États plus ou moins tributaires selon l'orientation de la politique de Gao. Leurs souverains devaient payer des tributs périodiques, apporter leurs contingents guerriers quand l'empereur le demandait et entretenir de bonnes relations par des visites, des cadeaux et des mariages.

Par ces deux systèmes d'administration, l'empire de Gao parvint à encadrer les populations du Soudan nigérien, à assurer la sécurité des personnes et des biens et à permettre un grand développement économique. Ce pouvoir

21. Al-Sa'dī, trad. franç. O. Houdas, rééd. 1964, p.189.

22. La domination des Songhay sur l'empire du Mali ne fut jamais continue, d'après Léon l'Africain (trad. franç. A. Épaulard, rééd.) En 1596, le *mansa* du Mali était tributaire d'Askia Muḥammad I<sup>er</sup>. Cette domination, si elle était effective, n'eut pas de lendemain, car il fallut de nouvelles expéditions sous le règne d'Askia Ishāḳ I<sup>er</sup> contre le Mali. En fait, le *mansa* a échappé à la suzeraineté de Gao. La frontière entre les deux empires, le Sibiridugu, devait être située plus au sud de Ségou, à la limite du Manden, au niveau de l'actuelle Koulikoro. Cela est conforme à l'opinion de Dibril Tamsir Niane, fondée sur les traditions manden qu'il a collectées dans la région de Niani.

23. Les *magcharen* ne constituent pas un groupe ethnique ou clanique, mais la couche noble de la société. Voir H. Lhoté, 1955, pp.334-370.

structuré et impersonnel que fut la monarchie des *askia*, enraciné dans les valeurs songhay et islamiques, triompha de nombreuses crises dynastiques. Il eût pu, sans la conquête marocaine qui lui enleva sa substance, évoluer vers une forme d'État moderne africain sauvegardant les libertés essentielles des hommes malgré la forte centralisation politique.

— *Les grands corps de l'État.* L'État disposait de ressources importantes pour se consolider et se rendre indépendant, d'une force armée permanente capable de protéger l'empire, d'imposer la volonté du souverain à ses sujets, de briser toute rébellion. Cet appareil d'État, puissant et stable, n'était pas pour autant despotique. La justice, confiée à des cadis quasi indépendants ou à des chefs coutumiers, sauvegardait la liberté et le droit des gens. L'étude des grands rouages de l'État permet de mettre en relief le caractère moderne de l'État songhay. L'empire hérita d'une longue tradition guerrière et les Songhay étaient non des paysans et des commerçants, mais des guerriers. « Les grands du Songhay, écrit Maḥmud Katī, étaient versés dans l'art de la guerre. Ils étaient très braves, très audacieux et très experts dans les ruses de la guerre<sup>24</sup>. »

La noblesse avait une vocation pour les fonctions politiques et militaires. C'était elle qui constituait l'essentiel de la cavalerie, fer de lance de l'armée songhay. Armé de lances longues, de sabres et de flèches, le cavalier songhay portait la cuirasse de fer sous sa tunique de guerre. Le cheval coûtant cher (dix captifs environ au XVI<sup>e</sup> siècle), la cavalerie constituait une élite fortunée. L'infanterie, le corps le plus nombreux, englobait toutes les catégories de la société : esclaves, nobles de second ordre, hommes libres, etc. Elle était armée de lances, de flèches et utilisait le bouclier de cuir ou de cuivre. Les pêcheurs du Niger, Sorko surtout, constituaient une flottille permanente de plus de deux mille pirogues sur le Niger. L'armée avait de longues trompettes, les *kakaki*, des étendards, suivait un ordre de marche et se déployait au combat en éventail.

On ignore les effectifs réels de l'armée. Les réformes de l'Askia Muḥammad I<sup>er</sup> et de l'Askia Muḥammad Benkan ont porté l'armée permanente de Gao à quelque 4 000 hommes, sans compter les 300 guerriers de la garde personnelle, la *sunna*<sup>25</sup> du souverain. La plupart des soldats étaient esclaves de l'*askia*, qui héritait d'eux et pouvait épouser leurs filles. L'armée totale, rassemblée en 1591 à la bataille de Tondibi, comptait près de 30 000 fantassins et 10 000 cavaliers. C'était la plus grande force organisée du Soudan occidental ; elle permit à l'*askia* d'imposer sa volonté et surtout elle lui procura le butin de guerre.

— *Ressources financières.* Le souverain de Gao était puissant et riche. La monarchie disposait de ressources sûres et permanentes, levées dans tout

24. M. Katī, *op. cit.*, p. 146.

25. Différente de la *sunna* du conseil impérial. Il s'agit ici des soldats certainement assermentés et d'une fidélité inconditionnelle. La *sunna* ne devait pas fuir au combat. Elle se fit ainsi massacrer à Tondibi en 1591.

l'empire et gérées par un personnel administratif nombreux, coiffé par le *kalisa farma*. Il y avait différentes sources de revenus impériaux : les revenus provenant des propriétés personnelles du souverain, le *zakat* (un dixième), prélevés pour l'entretien des pauvres ; les impôts en nature payés sur les récoltes ; les troupeaux et la pêche ; les taxes et les droits de douanes sur l'activité commerciale ; les contributions extraordinaires levées sur les marchands des grandes villes ; surtout, le butin de guerre presque annuel. Le souverain disposait donc d'inépuisables revenus qu'il dépensait comme il voulait. Une grande partie servait à l'entretien de la cour et de l'armée permanente. L'*askia* contribuait également à la construction ou à la restauration des mosquées, à l'entretien des pauvres de son empire, aux cadeaux et aumônes attribués aux grands marabouts.

— *La justice*. La justice était un droit régalien. L'*askia*, émire des musulmans, père de son peuple, la délégua à des représentants tout à fait indépendants du pouvoir central ou de ses agents. Il y a lieu d'ailleurs de distinguer deux juridictions, l'une musulmane et l'autre coutumière.

La première régissait les communautés musulmanes. Elle s'inspirait du droit malékite, dispensé par les universités soudanaises. Le *cadi* était juge souverain, suprême. Il était nommé à vie par l'empereur. La fonction était peu recherchée et souvent l'*askia* employa la force pour les nominations. À Tombouctou, la fonction fut monopolisée, durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, par la grande famille du *cadi* Maḥmūd ben 'Umar al-Akit (1498-1548), qui fournit aussi les imams de la mosquée de Sankoré<sup>26</sup>. L'hérédité de la fonction s'établit dans nombre de cités. Le *cadi* était assisté des auxiliaires de justice : huissiers, secrétaires, notaires, etc. Les sanctions étaient exécutées par l'*asara mondzo*, agent du pouvoir impérial. Le *cadi* jugeait toutes les affaires criminelles, commerciales, et sa sentence était sans appel. De plus, il assurait une sorte d'état civil : enregistrement d'affranchissement d'esclaves, partage d'héritage, validation d'actes privés, etc. Le *cadi* était le vrai chef de la ville de Tombouctou. Son autorité dépassait le strict domaine de la justice et protégeait la liberté des hommes.

Quant à la justice coutumière, elle concernait la majeure partie de l'empire, et, même dans les grandes villes musulmanes, les gens arrangeaient leurs conflits en famille ou par le chef de leur groupe ethnique selon leurs propres coutumes. À Gao, le conseil impérial siégeait en tribunal politique pour juger les affaires d'État, généralement les comploteurs, princes et leurs complices. Askia Ishāḳ II, pour combattre les mœurs licencieuses et plus particulièrement l'adultère devenu fléau dans la société raffinée de la boucle nigérienne, institua un tribunal d'adultère qui punissait sévèrement les flagrants délits.

Ce qui est frappant, c'est la possibilité offerte aux populations de se faire rendre la justice par des tribunaux compétents. C'était la garantie la plus sûre

26. Sur cette famille, voir J. Cuoq, 1978, pp. 85-102.

de l'ordre et de la liberté. Ce faisant, l'État songhay favorisa l'épanouissement d'une brillante civilisation intellectuelle et un grand développement économique et social.

### *Développement économique*

Par sa situation soudano-sahaliennne, l'empire songhay était une région privilégiée dans les échanges transsahariens. Le Niger qui le traversait de l'ouest vers l'est facilitait les communications. Sa vallée fertile était intensivement cultivée. On peut ainsi distinguer deux secteurs économiques, l'un rural et traditionnel, l'autre urbain et marchand.

### *Secteur rural*

Les *Ta'rikkh* nous donnent peu de renseignements sur les activités rurales. Les techniques agricoles n'ont pas tellement évolué depuis ces temps. La houe (le *kaunu* des Songhay), les engrais animaux, la pratique du jardinage dans la vallée, la culture itinérante dans la savane, etc., sont toujours les mêmes depuis des siècles. En revanche, la vallée du Niger était plus intensivement occupée par une population dense, qui se livrait à l'agriculture, à la pêche ou à l'élevage. De grandes propriétés appartenant aux princes ou aux *'ulamā'* des grandes villes étaient exploitées par des esclaves établis dans les villages de culture. L'*askia* était lui-même un des grands propriétaires fonciers. Ses champs éparpillés dans la vallée étaient cultivés par des communautés d'esclaves, sous la direction de régisseurs appelés *fanfa*. Une sorte de rente était prélevée sur les récoltes et envoyée à Gao<sup>27</sup>. Il en était de même pour les esclaves privés.

Quant à la pêche, pratiquée par les Sorko, les Do et les Bozo, elle procurait des poissons qui étaient séchés ou fumés et vendus dans tout l'empire. De même, l'élevage de bovins et de caprins dans la bordure sahélienne, au Macina ou au Bakhounou, celui des bœufs par les populations sédentaires de la vallée du Macina, constituait une ressource importante de lait et de viande, surtout pour les populations urbaines.

En effet, une grande partie des ressources agricoles (grains, poissons, viande) alimentait le commerce et permettait aux ruraux de se procurer des produits de première nécessité comme le sel.

### *Secteur commercial*

Les villes soudano-sahéliennes, Walata, Tombouctou, Djenné, Gao, etc., centres du grand commerce transsaharien, étaient en relation avec les grands marchés du Sahara et de l'Afrique du Nord, et, par-delà, avec l'Europe méditerranéenne.

Des pistes transsahariennes<sup>28</sup> partaient de la vallée du Niger vers le nord. Nous en retenons les principales, qui étaient : Tombouctou-Teghazza-Le

27. M. Katī, *op. cit.*, pp. 178-180

28. R. Mauny, 1961, vol. III C, n° 5.

Touat vers le Tafilalet et l'Ouest algérien, Tombouctou-Walata-Tichitt-Wadane vers le Draa et le Tafilalet, Gao-Tadmekka-Ghat vers la Libye et l'Égypte, Gao-Tadmekka-Ghadamas vers la côte libyenne et tunisienne, Gao-Hawsa Kanem-Bornu vers la vallée du Nil. Comme on le voit, le commerce transsaharien aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles était surtout orienté vers le Maroc, l'Algérie et la Libye. Au centre, les mines de sel de Teghazza, les oasis du Touat, de Ghat étaient les grands relais commerciaux vers le Soudan. Le commerce était entre les mains des marchands arabo-berbères (les habitants du Touat et des Ghadamas étaient très nombreux à Tombouctou) et les Soudanais: Wangara (Manden), Wakore (Soninke), Mosi, Hawsa et Songhay. La zone de rencontre était constituée par les villes dont les habitants tiraient grand bénéfice du courtage. Certains marchands, bien organisés, avaient des succursales dans nombre de villes et suivaient avec profit les fluctuations des prix; ils disposaient d'une flottille commerciale sur le Niger, des chameaux et des bœufs porteurs pour le transport de leurs marchandises. Le port de Kabara était ainsi encombré de toutes sortes de marchandises à l'arrivée de Léon l'Africain au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>.

Les échanges avaient lieu par troc et plus généralement par l'intermédiaire d'une monnaie, cauris pour les petites affaires, or, sel et cuivre, selon les marchés. À l'importation, le Soudan recevait les tissus dont la plupart venaient de l'Europe<sup>30</sup> (Venise, Florence, Gênes, Majorque, Angleterre, France, etc.), du sel de Teghazza, d'Idjil, des armes, des chevaux, du cuivre, de la verroterie, du sucre, des produits de l'artisanat maghrébin (chaussures, lainages), etc. Le sel était le nerf moteur de ce commerce. Il était transformé en tablettes rectangulaires de vingt-cinq à trente kilos et distribué dans tout l'intérieur du pays. À l'exportation, le Soudan envoyait de l'or, des esclaves, de l'ivoire, des épices, de la cola, des cotonnades, etc. L'or en poudre — le *tibr* — ou en pépites venait des mines du Bambuk, du Bure, des pays mosi et surtout du pays asante, le Bitu. Il était le pivot du commerce transsaharien et alimenta l'Europe<sup>31</sup>. Quant au commerce soudanais, il intéressait les produits locaux. Il y avait des marchés dans toutes les agglomérations importantes, lieux de rencontre des paysans qui échangeaient leurs denrées contre d'autres et achetaient aux colporteurs le sel, les tissus et d'autres marchandises venues du nord. Par exemple, les céréales du delta central ou du Dendi étaient acheminées vers Tombouctou, Gao et le Sahel, la cola et l'or du sud vers le nord d'où partaient les marchandises transsahariennes. Djenné joua un rôle considérable comme marché d'attraction et de distribution de produits de tout l'Ouest africain.

En conclusion, les échanges ont favorisé l'enrichissement des villes nigériennes et une certaine aisance à la campagne. Ils n'intéressèrent malheureusement que pour une faible part les productions locales, agricoles et

29. J. Léon l'Africain, trad. franç. A. Épaulard, 1956, t. II, p. 467 à 472.

30. Voir F. Braudel (1946, p. 9-22), J. Heers (1958, p. 247 à 255), E. F. Gautier (1935, pp. 113-123), qui ont suffisamment démontré l'importance du commerce soudanais sur l'économie méditerranéenne et européenne au Moyen Âge. Voir aussi la contribution de Jean Devisse, chap. 26.

31. J. Heers, 1958.

artisanales. L'essentiel portait sur les produits d'extraction et de cueillette. Somme toute, le commerce transsaharien ressemblait plus à la traite qu'à une véritable économie marchande basée sur une productivité locale. Ainsi, il ne put bouleverser les structures sociales et ne favorisa pas une révolution des techniques. Il permit cependant un certain progrès matériel dans les conditions de vie des populations nigériennes et dans le raffinement de l'aristocratie. Le grand boubou, les babouches, le confort dans le logement, la variété de l'alimentation étaient des signes de progrès dans la société nigérienne.

### *Société*

La société songhay était, dans ses structures profondes, semblable aux autres sociétés du Soudan occidental. L'originalité réside dans le développement d'une économie marchande qui a donné naissance à une société urbaine, différenciée dans ses activités, quelque peu marginale par rapport à la société globale fondamentalement rurale.

### *Structures de la société nigérienne*

En ville ou à la campagne, la société songhay se définissait par l'importance des liens de parenté. L'élément de base qui a donné sa couleur à toutes les institutions sociales, à la vie quotidienne, était la famille.

Les clans groupaient plusieurs familles. Les plus anciens étaient d'origine soninke (Ture, Sylla, Tunkara, Sise, Jakite, Drame, Jawara) et quelques-uns seulement (Maiga) étaient songhay. Cela pose le problème même de la structure du peuple songhay, qui fut fortement mélangé de Soninke, de Berbères et d'autres ethnies, comme les Manden, les Gobri, les Hawsa, etc.

Quant à l'organisation ethnique, elle n'apparaît dans les *Ta'rikkh* pour désigner des populations serviles<sup>32</sup> ou rurales attelées à la culture des champs ou à des métiers castés.

Le trait le plus fondamental de la société songhay était sa hiérarchisation en catégories nobles, hommes libres, hommes de caste et esclaves. C'est un fait bien connu dans tout le Soudan occidental. Ici, la noblesse avait un contour plus net et elle s'adonnait presque exclusivement à l'administration et aux armes. Les esclaves, très nombreux, étaient attachés aux tâches domestiques ou aux travaux des champs. Leur rôle politique et militaire était subalterne.

### *Société rurale*

En dehors de la vallée nigérienne, où nous trouvons de grandes cités marchandes, les Songhay et les peuples qui constituaient l'empire vivaient à la campagne des activités rurales. Groupés en villages faits de cases rondes, les paysans des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ne différaient que très peu de ceux d'aujourd'hui. Les structures fondamentales ne furent pas bouleversées par une révolution technique ou autre. Certes, les conditions de vie ont changé. Les maigres renseignements donnés par les *Ta'rikkh* montrent une

32. M. Katī, *op. cit.*, pp. 20-21.

population rurale dense dans la vallée nigérienne, surtout dans la région de Djenné; elle vivait surtout des produits de l'agriculture; il y avait aussi des artisans castés (forgerons, charpentiers, potiers, etc.); mais leur métier devait être saisonnier et ils vivaient pour la plupart de l'agriculture. Il devait en être de même pour les pêcheurs du Niger (Sorko, Bozo, Somono), qui s'adonnaient aux travaux des champs pendant l'hivernage. Les conditions de vie ne devaient pas être aussi misérables que le dit Jean Léon l'Africain<sup>33</sup>. La sécurité était générale et les famines rares. Les *Ta'riḳḳh* donnent quelques indices sur la vie de campagne. Il n'y a pratiquement aucune allusion à des révoltes paysannes. Les rentes exigées par leurs maîtres n'étaient jamais écrasantes pour les esclaves. L'inventaire de la fortune d'un régisseur impérial dans le Dendi donne, au contraire, l'impression d'une certaine aisance à la campagne. Les paysans vendaient même une partie de leurs productions sur les marchés locaux, ce qui leur permettait de se procurer des produits comme le sel ou des tissus, et s'ouvraient ainsi aux échanges.

Sur le plan spirituel, l'islam ne s'enracina pas dans la campagne. Les paysans restèrent attachés aux valeurs du terroir. Les régions les plus rurales, le Dendi et le Sud, étaient encore, malgré une islamisation superficielle, attachées aux croyances traditionnelles. Ainsi, la campagne, ouverte à l'économie marchande, resta quelque peu fermée aux valeurs spirituelles venant de la ville, second élément de la société nigérienne.

### *Villes et société urbaine*

Le grand essor commercial permit le développement d'une civilisation urbaine dans toute la zone soudano-sahélienne. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, nous avons les villes de Walata, Djenné, Ténékou, Tendirma, Tombouctou, Bamba, Gao, Agadès, les cités hawsa comme Kano, Katsena, etc. C'étaient généralement des villes ouvertes et sans murailles. Le marché était à l'intérieur de la cité et une banlieue de tentes et de paillotes était habitée par une population mobile. Le centre était couvert de maisons maçonnées selon le style soudanais, comportant un ou deux étages, une cour intérieure sur laquelle s'ouvraient les chambres et à laquelle on accédait par un vestibule.

Les trois plus grandes villes étaient Tombouctou, Djenné et Gao, sur lesquelles il nous faut insister.

Conquête par Sonnī 'Alī Ber vers 1468, Tombouctou atteignit son apogée au XVI<sup>e</sup> siècle: elle pouvait avoir quelque 80 000 habitants<sup>34</sup> sous le règne

33. Jean Léon l'Africain (trad. franç. A. Épaulard, 1956, t. IV, p.472) montre les paysans misérables, ignorants et écrasés d'impôts impériaux.

34. Ce chiffre est très approximatif. Il nous semble cependant plus proche de la réalité que les 25 000 habitants proposés par R. Mauny (1961, p.497). La ville était très étendue au XVI<sup>e</sup> siècle. Les traditions orales sont unanimes à affirmer que le tombeau du cadī Maḥmūd, qui est aujourd'hui loin de la ville, était alors sa maison. L'ensablement quotidien de la ville rend sceptique sur la valeur de la photo aérienne du site ancien. Il faut, d'autre part, noter que Tombouctou était une ville en hauteur et que les maisons à un étage étaient très répandues. L'habitat était donc fortement concentré.

d'Askia Dawūd. Elle était alors la capitale économique de l'empire, la ville sainte du Soudan, célèbre par ses saints et son université.

Djenné<sup>35</sup>, île dans le delta central, liée économiquement et spirituellement à Tombouctou, habitée par quelque 30 000 à 40 000 habitants, était vraiment la plus importante agglomération noire dans le Soudan intérieur. Dominée par sa belle mosquée, joyau de l'art soudanais, elle fut le grand marché du Sud, en relation avec les pays de la savane et de la forêt.

Gao, capitale politique, plus ancienne que les autres, était une ville immense de près de 100 000 habitants<sup>36</sup>. Sa position l'orientait vers le monde hawsa, le Dendi, la Libye et l'Égypte.

Toutes ces villes nigériennes avaient, à côté d'un noyau songhay prédominant dont la langue était courante, une population cosmopolite d'Arabo-Berbères, de Mosi, de Hawsa, de Manden (Wangara), de Soninke, de Fulbe, etc.

Le monde urbain constituait une société hiérarchisée selon le type soudanais, mais le critère de différenciation est ici économique. La société urbaine comprenait trois éléments de base : les marchands, les artisans, les religieux, vivant tous directement ou indirectement du commerce.

Les marchands étaient pour la plupart des étrangers ; les artisans et les petits commerçants, couche dynamique et remuante, étaient groupés en corporations avec leurs réglementations et leurs coutumes. Les intellectuels — marabouts, étudiants — étaient des gens de bonne compagnie qui jouissaient d'une grande considération sociale.

La société nigérienne était une société policée et raffinée, tout au moins au niveau de l'aristocratie. Elle aimait l'habillement ample, les babouches jaunes, la vie douce des maisons, la cuisine bien épicée et, par-dessus tout, la bonne compagnie. Cela a conduit à un certain relâchement des mœurs, sensible par l'existence de nombreuses courtisanes et par la débauche dans l'aristocratie princière.

La société urbaine tranchait donc avec la société rurale traditionnelle. Elle n'a pu déborder sur la campagne. Généralement formée d'étrangers dans sa couche dirigeante, née des valeurs islamiques et commerciales, elle semblait comme juxtaposée à la société globale. La bourgeoisie marchande n'a pu avoir une implantation solide dans le pays et son économie était plutôt celle de la traite. Ainsi, elle n'a pu exercer d'influence profonde et durable sur la société songhay.

### *Épanouissement religieux et intellectuel*

Implanté dans le Soudan occidental depuis le XI<sup>e</sup> siècle, l'islam progressa d'un mouvement lent, inégal selon les régions, et finit par s'imposer dans la boucle du Niger et dans la zone sahélienne. Ailleurs, il colora les croyances d'un fragile vernis et n'arriva jamais à s'enraciner profondément. Dans les

35. Voir l'article de R. J. et K. S. McIntosh (1980), qui donne un éclairage nouveau sur la question de Djenné

36. Ce chiffre découlait du premier recensement de la ville, effectué vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et qui donna 7 626 maisons sans les paillotes de la banlieue.

zones urbaines, il créa une élite lettrée qui, par un grand effort créateur, contribua à son illustration et à sa réinterprétation. Cet épanouissement fut rendu possible grâce à la prospérité générée du Soudan qui attira dès le XV<sup>e</sup> siècle nombre de savants étrangers et, surtout, grâce à la politique bienveillante des souverains de Gao qui, à l'instar du fondateur de la dynastie des *askia* comblèrent les docteurs musulmans d'honneurs, de présents et leur assurèrent un prestige social sans pareil dans le pays. Askia Mohammed I<sup>er</sup> pratiqua une politique systématiquement musulmane et oeuvra à l'implantation et à l'extension de l'islam au Soudan.

### *Mouvement religieux*

L'islam ne fut pas cependant la religion dominante aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. La grande masse des Songhay et des peuples de l'empire, vivant à la campagne, restaient attachés aux croyances ancestrales du terroir; Askia Mohammed I<sup>er</sup> déplorait cette situation dans une lettre à Al-Maghīlī et la combattit sans parvenir à la changer.

Les Songhay vouaient un culte aux *hole* doubles), aux génies qui peuplaient la nature et dont il faut s'attirer les faveurs<sup>37</sup>. Leur « panthéon » comportait ainsi plusieurs divinités dont Harake Dikko, divinité du fleuve, Dongo, celle de la foudre. Leurs magiciens guérisseurs, les Soñanke, considérés comme descendants de la dynastie déchue des Sonnī, jouissaient d'une vénération populaire et protégeaient la société contre les esprits maléfaisants et les sorciers ou *tierkei*. Un culte était rendu aux morts par chaque chef de clan. Ainsi, la religion traditionnelle, si vivace dans la campagne, était au service de la société pour sa protection, son équilibre psychique, sa continuité.

Juxtaposé à ces croyances, l'islam s'implanta peu ou prou dans la campagne. Urbain, aristocratique, il finit par s'adapter pour mieux se répandre. C'était donc déjà un islam noir et tolérant. Il gagna du terrain par l'action d'Askia Mohammed I<sup>er</sup> et des docteurs musulmans, par l'expansion pacifique du commerce, auquel il était intimement lié depuis ses origines en Afrique noire. Askia Mohammed I<sup>er</sup>, conseillé par les grands docteurs Al-Maghīlī du Touat<sup>38</sup>, Al-Suyūṭī<sup>39</sup> du Caire et une pléiade de marabouts de son empire, s'attaqua aux fétiches, traqua les compagnons des Sonnī, les mauvais musulmans, imposa le *caḍi* et le droit malékite à nombre de communautés, fit la *djihad* (guerre sainte) contre les « infidèles » mosi. Les marchands colporteurs et autres firent le reste et portèrent la religion jusqu'au cœur des régions forestières du Sud.

Ainsi, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'islam dominait dans toute la boucle du Niger, du Macina au Dendi, et était ailleurs très avancé. C'est dans les villes que l'on peut le mieux saisir la vie religieuse. Djenné, Dia dans le delta central, Gao, Tombouctou, etc., avaient leur mosquée, leur imam, leur

37. Jean Rouch (1954, 1960), Boubou Hama et J. Boulnois (1954) corrigent la conception islamocentrique de l'histoire songhay.

38. E. H. R. M'Baye, 1972.

39. J. Hunwick, 1970.

cadi, leurs cimetières et de nombreuses écoles animées par des hommes de grande piété et des saints, aujourd'hui encore vénérés dans la boucle du Niger. Tombouctou fut un modèle. Les trois grandes mosquées, le Jingereber, le Sidi Yaya et la Sankoré, ces deux dernières construites dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la réputation de ses saints et de ses docteurs (le *sharīf* Yaya mort en 1464, le cadi Maḥmud ben 'Umar Akit, mort en 1548, et nombre des membres de sa famille, dont le cadi Al-Akib, qui restaura les grandes mosquées, etc.) lui valurent le renom de ville sainte du Soudan. Son université œuvra à la diffusion de la culture islamique dans tout le Soudan occidental.

### *Mouvement intellectuel*

Le Soudan nigérien et sahélien connut un grand épanouissement intellectuel aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles; un humanisme soudanais s'imposa comme une des données de l'islam universel. Formée aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles dans les universités de la Karawiyyin à Fès et d'Al-Azhar au Caire, l'élite soudanaise s'émancipa et, par son propre effort, parvint au faîte de la science islamique. Les centres de cette animation intellectuelle demeuraient les villes. Le surplus commercial permit le développement d'une classe de lettrés adonnés au service du culte et aux études. La prospérité générale attira dans les villes nigériennes des savants<sup>40</sup> venus de toutes les régions du Soudan et du Sahel. La plus célèbre université fut sans conteste celle de Tombouctou d'où sont issus les deux *Ta'riḫh* qui, bien qu'écrits au XVII<sup>e</sup> siècle, constituent les plus grands monuments d'œuvres historiques soudanaises. L'Université, foyer d'acquisition et de diffusion de la connaissance, n'était pas un corps organisé comme en Afrique du Nord. Elle comprenait un grand nombre d'écoles libres et surtout la fameuse mosquée de Sankoré, qui dispensait un enseignement supérieur. Tombouctou avait, au XVI<sup>e</sup> siècle, quelque cent quatre-vingts écoles coraniques et des milliers d'étudiants venus de tous les coins du Soudan et du Sahel, logés chez leurs maîtres ou chez des hôtes. Les maîtres, non rémunérés mais à l'abri des difficultés matérielles, s'adonnaient totalement à leurs études, le jour comme la nuit.

Les études comportaient deux niveaux: le niveau élémentaire (l'école coranique), centré sur la récitation et l'étude du Coran; le niveau supérieur, où l'étudiant abordait la science islamique. L'Université soudanaise dispensa, comme toutes les universités contemporaines du monde musulman, un enseignement des humanités qui comportait les sciences traditionnelles, la théologie (*tawḥīd*) l'exégèse (*tafsīr*), les traditions (*hadīth*), le droit malékite (*fiḫh*), la grammaire, la rhétorique, la logique, l'astrologie, l'astronomie, l'histoire, la géographie, etc. Les connaissances scientifiques et mathématiques devaient être bien rudimentaires. Le droit malékite fut la spécialité des docteurs de Tombouctou que les *Ta'riḫh* n'appellent pas autrement que «jurisconsultes». Les méthodes d'enseignement ont, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle,

40. A. Cherbonneau, 1854-1855, pp. 1-42.

peu évolué. L'essentiel était l'explication et le commentaire des textes selon la scolastique.

L'enseignement était dispensé par de nombreux maîtres soudanais et sahariens. Nous retenons, pour le XV<sup>e</sup> siècle, Sharif Sidi Yaya et Moadib Muḥammad Al-Kabaṛī (originaire de Kabara), qui formèrent les maîtres de la génération suivante. Le XVI<sup>e</sup> siècle vit une pléthore de maîtres célèbres dans toute la boucle du Niger. Deux grandes familles berbères, les Aḳit et les Anda Ag Mohammed, alliées entre elles par des mariages, en fournirent le plus grand nombre. Les plus célèbres d'entre eux furent : le cadi Maḥmud ben Umar Aḳit (1463-1548), juriste et grammairien ; son frère Ahmed (mort en 1536) ; son cousin Al-Muḳhtar ; ses neveux, dont le fameux Abbas Ahmed Baba ben Ahmed ben Ahmed Aḳit (1556-1627)<sup>41</sup>.

Presque rien ne nous est parvenu de la grande activité intellectuelle des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Les œuvres connues par leurs titres consistent généralement en un travail d'érudition qu'il ne faut nullement sous-estimer. Les érudits soudanais ont tenté de comprendre, d'interpréter par leurs propres ressources l'islam, sa jurisprudence et ses pratiques.

Il faut cependant situer cette culture islamique dans le cadre général du Soudan. Elle fut fondamentalement une culture d'élite, qui ne toucha que peu de Soudanais. Elle était fondée sur l'écriture, mais elle n'intégra pas les langues et les cultures autochtones. Urbaine, elle resta marginale et s'écroula avec les cités qui lui ont donné naissance.

41. A. Cherbonneau, 1854-1854, et J. Hunwick, 1964, *BSOAS*, vol. XXVII, par. III.